

Entré ensuite à l'usine du Creusot, qu'il quitta au bout de quelque temps pour entrer au contrôle des travaux extérieurs de la Compagnie P.-L.-M., il fut successivement sous-directeur des usines à cuivre de Biache-Saint-Waast et directeur des établissements Mathelin et Garnier, à Lille.

Pour arriver à ce dernier poste, dans les diverses étapes qu'il a parcourues, Forest joignait à une grande intelligence une opiniâtreté pour le travail que rien n'arrêtait. Tous ceux avec qui il a collaboré ont conservé de lui le meilleur souvenir.

Il est mort à un âge où l'on peut espérer encore voir devant soi se dérouler une longue carrière, le sort ne l'a pas voulu ainsi.

Que sa veuve éplorée et ses deux enfants élèvent toujours leurs âmes vers celui qui n'est plus et dont le souvenir donnera à la mère le courage de mener à bien l'éducation de ceux qui, avec elle, étaient son amour et son avenir.

Mort au poste d'honneur, en vrai soldat de l'industrie, saluons ici celui qui fut toute sa vie un travailleur intrépide.

Au nom de ses amis, au nom des Anciens Élèves des Écoles d'Arts et Métiers, au nom de tous ceux qui l'ont connu, nous adressons à Forest un dernier adieu.

ROLLAND
(Aix 1874).

TRONCQUEZ (JEAN-BAPTISTE)

Châlons 1857-60

Notre Société amicale vient de faire une perte des plus sensibles en la personne de notre sympathique et dévoué camarade Troncquez, décédé, presque subitement, à Tarbes, le 9 novembre dernier.

La veille au soir, il était encore au milieu d'un groupe d'amis, et rien ne pouvait faire ni laisser prévoir la catastrophe du lendemain matin.

Troncquez était né, le 30 mars 1842, à Fonquevillers (Pas-de-Calais); il n'avait donc pas encore cinquante-huit ans. Et c'est dans toute la force de l'âge, en pleine activité, et en possession d'une remarquable expérience et d'une connaissance approfondie de son métier de constructeur-mécani-

rien, que la mort brutale est venue brusquement l'enlever à l'affection de ses enfants et de ses nombreux amis, et à l'estime mêlée de sympathie que ressentaient pour lui tous ceux qui le connaissaient.

Troncquez occupait une place considérable dans ce pays, où il était venu se fixer il y a vingt-huit ans; il y était universellement et avantageusement connu dans toutes les classes de la société; sa réputation méritée d'homme loyal, honnête et travailleur, lui avait conquis toutes les sympathies; et il existe bien peu d'usines dans la région où l'on ne retrouverait pas des traces de ses travaux.

Il était depuis un an président du Tribunal de Commerce de Tarbes, et l'on verra, par les discours qui ont été prononcés sur sa tombe, combien il y était apprécié et respecté.

Ses obsèques ont eu lieu le samedi 11 novembre, au milieu du concours empressé d'une foule nombreuse, dans laquelle se confondaient, avec les principaux fonctionnaires, les notabilités du monde commercial, industriel et financier, de très nombreux ouvriers et membres des diverses corporations de la ville,

Le char disparaissait sous d'immenses et magnifiques couronnes envoyées par les amis du défunt et les différentes associations dont il faisait partie.

Les cordons étaient tenus par le secrétaire général M. Monsarrat, remplaçant M. le préfet Francières, qu'une audience ministérielle avait obligé de prolonger son séjour à Paris; M. Jouglard, président du Tribunal civil; M. Dasque, maire de Tarbes; M. Capmau, juge au Tribunal de Commerce.

Les draps mortuaires étaient portés, un par les membres du tribunal de commerce, le deuxième par les ingénieurs des Arts et Métiers, le troisième par des membres du Cercle de commerce.

Le deuil était conduit par les deux jeunes fils de M. Troncquez, dont la douleur était navrante. Deux amis intimes: M. Lacube, négociant, et M. Garric, ingénieur des Ponts et Chaussées en retraite, accompagnaient ces enfants.

A l'église Saint-Jean, l'absoute a été donnée par M. l'abbé Artigue-nave.

Sur la tombe, des discours ont été prononcés: par M. le secrétaire général remplaçant M. le préfet empêché; par M. Capmau, au nom du Tribunal de Commerce; par M. Lacube, au nom des ingénieurs des Arts et Métiers.

DISCOURS DE M. DE MONSARRAT

« MESSIEURS,

» En l'absence de M. le préfet, qui, retenu à Paris, n'a pu, à son grand regret, assister à cette triste cérémonie, j'ai la douloureuse mission d'apporter sur cette tombe, au nom de l'administration départementale, notre tribut d'hommages et de regrets.

» D'autres, mieux que moi, vous diront tout à l'heure les rares qualités de droiture et de bon sens dont M. le président Troncquez fit preuve dans l'exercice de ses fonctions de magistrat consulaire ; ils vous diront aussi quelle était la cordialité des relations qui l'unissaient à ses nombreux amis ainsi qu'à ses camarades d'École ; pour moi, je dois seulement rappeler, en ce jour, le dévouement et la sollicitude qu'il a dans toute occasion, témoignés aux intérêts généraux de l'industrie tarbaise ; et cependant, vous le savez, Tarbez n'était pas son pays d'adoption ; né dans un département où l'activité humaine s'emploie presque exclusivement à des travaux industriels, il avait conservé les qualités des populations laborieuses au milieu desquelles il avait passé sa première jeunesse, je veux dire l'amour du travail et la persévérance opiniâtre ; c'est grâce à ces qualités qu'il réussit à fonder d'abord, à développer ensuite son établissements de métallurgie ; il acquit ainsi, dans le monde industriel de cette ville, une importante situation et une légitime autorité ; en outre, son honnêteté et son affabilité lui concilièrent rapidement l'estime et la sympathie de ses nouveaux compatriotes ; aussi, se sentant entouré à Tarbes de solides affections, résolut-il de s'y fixer définitivement et, pendant de longues années, vous l'avez vu toujours disposé à donner son concours aux œuvres qui lui paraissaient de nature à accroître la prospérité industrielle de cette région ; vous vous souvenez tous, notamment, de l'intelligence et du zèle avec lesquels il remplit l'année dernière les fonctions de commissaire général de l'Exposition. Le gouvernement reconnut ses services en lui accordant une distinction honorifique pleinement méritée ; mais je suis convaincu que M. Troncquez trouva encore sa meilleure récompense dans le sentiment de satisfaction qu'il dut éprouver en pensant qu'il avait pu, par ses efforts, contribuer au succès d'une œuvre d'utilité générale.

» Inclignons-nous donc, Messieurs, respectueusement devant ce cercueil ;

celui qui dort là fut, dans toute l'acception du mot, un honnête travailleur, et ce travailleur a eu l'heureux privilège de mourir, pour ainsi dire, en pleine activité : il est passé, presque sans transition, du labeur quotidien à l'éternel repos. Reposez donc en paix, président Troncquez ; vos amis, vos compatriotes vous apportent aujourd'hui l'hommage ému qui est dû, dans toute démocratie, aux citoyens dont la vie comme la vôtre peut se résumer en ces deux mots : Travail, honnêteté. »

M. Capmau, doyen des juges du Tribunal de Commerce, a pris ensuite la parole au nom de ses collègues.

DISCOURS DE M. CAPMAU

« MESSIEURS,

» La terre est souvent remuée dans le champ de la mort. L'homme croit si invinciblement à la vie qu'il mure même les tombeaux.

» Il espère, sans doute, barrer ainsi la route à l'infatigable faucheuse qui coupe à la racine nos joies les plus pures, nos plus nobles espérances, pour les jeter à l'abîme et au néant.

» Mais rien n'y fait, la mort frappe en aveugle et à coups redoublés.

» Le 9 juillet dernier, nous étions au même endroit fatal autour d'un cercueil. C'étaient les mêmes larmes, c'étaient les mêmes sanglots déchirants. M^{me} Troncquez venait d'être enlevée à l'affection de son mari et de ses pauvres enfants.

» Tout ce qu'il y a d'angélique douceur et d'infinie bonté dans le cœur d'une épouse et d'une mère était perdu pour le foyer familial ; mais au moins il restait le père, c'est-à-dire la force qui protège les faibles et les prépare aux futures épreuves de la vie.

» Cette force, hélas ! vient de s'évanouir à son tour. M. Troncquez, plein de santé, tombait, il y a deux jours, sous les atteintes d'un mal subit contre lequel la science est restée impuissante. Il n'a même pas eu la suprême consolation de jeter sur ses enfants un dernier regard, où il aurait mis tout son cœur de père et par lequel il les aurait bénis.

» Devant ce malheur, rendu ainsi plus émouvant, devant cette ombre à nouveau béante, je viens, au nom de mes collègues du Tribunal de Commerce et en mon nom personnel, dire notre douleur à ces pauvres orphelins désolés. Toute tentative de consolation serait vaine. Le temps qui détruit tout ne tarit pas la source des larmes. Il faut courber la tête

sous les coups du destin. Le souvenir, qui ressuscite, peut seul diminuer l'amertume et l'âcreté des regrets.

» Voilà pourquoi on me permettra de dire ce que fut notre cher et regretté président.

» Jean-Baptiste Troncquez était né dans le Pas-de-Calais, de cette forte race de Picards opiniâtres dans la pensée et dans l'action. Il entra à l'École des Arts et Métiers, en sortit muni de connaissances théoriques et pratiques, prêt à lutter contre le dur métal et à tracer son sillon dans le monde.

» Les circonstances l'amènèrent à s'établir à Tarbes en 1872. En ce moment, la France réveillée par ses désastres, secouait sa torpeur et recommençait à vivre. Des hommes de bonne volonté unirent leurs efforts, rassemblèrent les éléments épars de notre vitalité nationale et imprimèrent à l'industrie et au commerce un merveilleux essor, qui arracha au monde un cri d'admiration. Dans sa sphère, M. Troncquez fut un de ces hommes.

» Il créa dans notre ville un atelier de construction qui, peu de temps après, lui permit d'exécuter des travaux considérables.

» Grâce à son expérience professionnelle, grâce à son énergie native, il vint à bout de toutes les difficultés.

» Après la dissolution d'une Société qu'il avait formée avec un de nos compatriotes, il installa, pour son compte personnel, un nouvel atelier, admirablement outillé, et qu'il laisse en pleine prospérité.

» L'élève des Arts et Métiers était devenu un constructeur-mécanicien apprécié de tous et vers lequel allaient toutes les sympathies.

» En 1893, il fut élu juge-suppléant au Tribunal de Commerce. En 1894 il fut nommé juge titulaire, et exerça ces fonctions pendant quatre ans. Enfin, l'année dernière, il était élevé à la présidence.

» La charge du magistrat consulaire est redoutable entre toutes, puisque le crédit, l'honneur, la liberté des commerçants sont entre ses mains. M. Troncquez, qui ne recherchait pas les honneurs, accepta la présidence comme un devoir. Sa conscience droite, sa connaissance approfondie des affaires et son bon sens pratique furent ses seuls guides, et ce sont les meilleurs.

» D'autres aussi vous diront plus éloquemment de quelle façon il remplit les lourdes fonctions de commissaire général de l'Exposition et comment, pour le récompenser de son zèle et de son désintéressement, le gouvernement de la République le nomma officier d'Académie.

» Quant à nous, qui étions ses collaborateurs, nous avons pu mieux connaître et mieux apprécier toutes ses qualités de cœur et d'esprit; nous nous rappellerons toujours la pureté de ses sentiments et la droiture de sa conscience. Il nous servira d'exemple. C'est là, j'en suis sûr, l'hommage qu'il préfère.

» Et vous aussi, chers orphelins, souvenez-vous toujours de lui. En fin de compte, il a gagné la bataille de la vie, puisqu'il a su se faire respecter et aimer. Il fut courageux. Quoique jeunes encore, soyez courageux à votre tour. Sa vie se perpétuera ainsi dans la vôtre et il ne mourra pas tout entier.

» Cher et honoré président, je m'incline avec respect devant votre cercueil et vous dis l'adieu suprême. Adieu! »

M. Lacube, négociant, s'est approché ensuite de la tombe pour adresser un dernier adieu au défunt, au nom des Anciens Élèves des Arts et Métiers, ses camarades.

DISCOURS DE M. LACUBE

« MESDAMES, MESSIEURS, CHERS CAMARADES, »

» Le plus pénible des devoirs m'incombe aujourd'hui : et, c'est le cœur profondément meurtri et rempli d'une émotion difficile à contenir que je viens, au nom des Anciens Élèves des Arts et Métiers et de la Société dont il était un des membres les plus anciens et les plus dévoués, dire à notre regretté camarade et ami Troncquez un fraternel et amical adieu.

» Troncquez vient d'être enlevé d'une façon si foudroyante et si inattendue à sa famille et à ses nombreux amis, que la nouvelle de sa mort n'a rencontré tout d'abord que des incroyables. — Et pourtant cette affreuse nouvelle était malheureusement vraie. — L'homme de cœur par excellence que nous connaissions tous, bon, loyal, modeste, ne recherchant que la satisfaction du devoir accompli, si heureux chaque fois qu'il pouvait se rendre utile, n'existait plus ; un épanchement cérébral avait eu raison de sa robuste constitution ; après une longue et cruelle agonie de plus de trois heures, ce cœur d'or ne battait plus !

» Je ne vous dirai pas ici l'effarement et la navrante douleur de ses quatre enfants. Je ne connais pas d'expression qui puisse les décrire. Deux fois orphelins dans un espace de quatre mois : le deuil de la mère à peine commencé qu'arrive celui du père ! Et de quel père ! Vous le

savez tous, vous qui l'avez connu, vous qui savez combien il imposait le respect, l'estime et la sympathie. Voilà les tristes résultats qu'obtient la Mort en frappant si aveuglément.

» Jean-Baptiste Troncquez était né à Foncquevillers (Pas-de-Calais) en 1842. De bonne heure, on remarqua chez lui des dispositions pour le travail manuel et la mécanique; et ses parents dirigèrent alors ses études vers une préparation aux Écoles d'Arts et Métiers. Il subit ses examens avec succès en 1857, pour l'École de Châlons, d'où il sortit, en 1860, dans les premiers rangs, après trois années de sérieuses études.

» A sa sortie de l'École, il entra au service de la Compagnie des chemins de fer du Nord, d'abord comme dessinateur, puis ensuite comme agent réceptionnaire du matériel roulant. Il y resta jusqu'en 1866, époque à laquelle il fut appelé à diriger, comme ingénieur et fondé de pouvoirs des entrepreneurs, les importants travaux de construction du marché des Grands-Hommes et du grand marché de Bordeaux. Il se trouvait encore là lorsque la funeste guerre de 1870 éclata, et fit la campagne comme officier des mobilisés de la Gironde. Rentré à Bordeaux en 1871 après le traité de paix, il termina les réglemens des importantes entreprises dont il avait la direction; puis se mit lui-même entrepreneur de travaux métalliques. Il se rendit adjudicataire, au commencement de 1872, des travaux de la marquise à double travée de la gare de Tarbes, après l'exécution desquels il se fixa définitivement dans le pays. Il construisit ensuite les travaux métalliques de la gare de Luchon et de la gare de Carcassonne, un grand nombre de ponts pour l'État, la Compagnie du Midi, et une quantité de travaux particuliers dont je ne puis donner la nomenclature.

» Vous voyez, Messieurs, que c'était un laborieux dans la force du terme, et qu'il n'a pas cessé un instant d'être sur la brèche.

» Voilà quel était l'homme qui vient de disparaître et de disparaître beaucoup trop tôt pour tout le monde, mais surtout pour vous, mes chers petits, qu'il affectionnait tant, et dont l'avenir était le principal souci. Nous tous, ses amis qui l'avons bien connu et beaucoup aimé, nous n'avons pas la prétention de le remplacer auprès de vous, chers enfants, car on ne remplace pas facilement un père comme celui-là. Mais au moins, ce que nous pouvons vous promettre, c'est de faire de notre mieux pour que le vide immense qui vient de se produire autour de vous vous paraisse moins grand; l'amitié sincère que nous avons pour lui, nous la reporterons tout entière sur vous; et tous nos efforts tendront à vous aider dans la mesure du possible, à gravir les premiers degrés de ce chemin si escarpé

de la vie où vous venez à peine d'entrer. Et, pour vous stimuler, nous n'aurons qu'à vous rappeler l'exemple de votre excellent père, et à vous engager à l'imiter et à le suivre, certains qu'en le faisant, vous serez un jour, comme lui, honorés et estimés.

» Et vous, mon cher Troncquez, qui n'avez pas entendu ce que je viens de dire, vous nous connaissez assez tous pour ne pas douter un instant de la sincérité des sentiments que je viens d'exprimer ici, me faisant en cela l'interprète de tous vos camarades et amis. Nous ressentons cruellement la perte que nous faisons en vous, cher ami, mais votre souvenir restera profondément gravé dans nos cœurs.

» Et bien, maintenant, mon vieil ami, je vous dis adieu au nom de la Société des Anciens Elèves des Écoles d'Arts et Métiers, adieu au nom de tous vos camarades, dont vous aviez facilement réussi à faire de chacun d'eux un ami. — Adieu. »

A la sortie du cimetière, l'émotion des assistants était grande en pressant la main des deux jeunes fils du défunt, que les sanglots et la douleur terrassaient, et chacun s'apitoyait avec tristesse sur le sort de ces infortunés, que la mort a frappés deux fois si cruellement à quelques mois d'intervalle.

S. LACUBE
(Châl. 1861-64).